

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[146. Val-Richer, Lundi 1er octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

146. Val-Richer, Lundi 1er octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Décès](#), [Diplomatie](#), [Protestantisme](#), [Religion](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-10-01

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Madame de Broglie est morte samedi matin.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°181/210

Information générales

Langue Français

Cote

- 427, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), IV/157-161

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°146 Lundi 1 Octobre- 6 heures et demie

Mad. de Broglie est morte samedi matin. Mardi matin son mari a réuni, selon l'usage, dans la bibliothèque, toute la famille, maîtres et gens, s'est assis dans le fauteuil de sa femme, a ouvert l'évangile à la page où on était resté quand elle était là, et a fait à sa place, comme elle, la lecture et la prière. Il en fait autant tous les jours. Le culte domestique était l'habitude de la maison. Personne n'est protestant dans le village dans le pays. Mad. de Broglie, avait découvert à grand peine deux ou trois suisses ou allemands qu'elle faisait venir au château. Le curé du lieu, prêtre exact et respectable est d'un esprit court, étroit et fanatique. Il surveillait avec inquiétude Mad. de Broglie, et ne doutait pas qu'au fond, elle ne travaillât à rendre tout le pays protestant. Jamais un Ministre, un sermon, une prière de couleur protestante n'est sortie de l'intérieur du château. Tout s'y renfermait. Un prêtre protestant venu de Paris, parlant et priant au milieu de cette population toute catholique, dans ce cimetière catholiquement bénî à deux pas de la petite enceinte réservée, en droit cela se pouvait; en fait cela se fût passé très paisiblement; la population eût écouté avec approbation et respect, mais pour les dévots du lieu, pour le clergé, le trouble eût été grand. Je ne sais ce qu'ils auraient dit. On n'a pas pensé à tout cela, pas du tout. Mais on a agi sous l'influence de ces faits là. On s'est conduit selon les habitudes. La religion s'est renfermée dans la maison. On a prié, en famille, auprès du lit de mort; on a prié pour elle comme elle eût prié elle-même, comme si elle eût pu entendre. Je suis persuadée que l'idée n'est pas venue de faire autrement. Elle m'est venue à moi, et je vous l'ai dit. Mais je me suis expliqué qu'elle ne fût pas venue aux autres, et je vous l'explique comme à moi-même. Soyez sûre que c'est la vérité, et que le duc a le cœur parfaitement tranquille, qu'il croit sa femme bien et dûment reçue au sein de Dieu qu'il n'a pas cessé un instant d'être en rapport pieux avec elle. Il n'est pas léger du tout, ni d'esprit, ni de cœur.

Je ne veux pas que vous soyez blessée. Je veux que vous compreniez ce qui mérite d'être compris de vous. Mais je vous aime de votre impression, de votre colère, de votre franchise. Restez comme vous êtes et dites-moi toujours tout. Même vos intrigues politiques, quand vous en ferez. Je serais très choqué que vous en fissiez sans moi. Je vous dirai les deux ou trois petites choses qui, peut-être ont pu donner prétexte à ces ridicules commérages. A force de regarder où il n'y a rien, on finit par découvrir je ne sais qu'elle ombre qu'avec beaucoup de bonne volonté quelque passant curieux, léger, malveillant, bête, a pu transformer en un corps. Je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus.

Je parie que le redoublement d'humeur contre l'Empereur vient de Munich. Il y est resté longtemps. Les grandes Duchesses aînées sont venues à Weymar, de là à Berlin. Le Prince Royal de Bavière y va. Il y aura là une entrevue, puis un mariage. Celui qu'on recherchait d'ici est manqué. L'Empereur aura dit et fait, à ce sujet, beaucoup de choses désagréables, offensantes. Voilà, ma conjecture. Je n'ai jamais cru que les grandes Duchesses fussent sérieusement laissées à Pétersbourg. On n'a pas voulu qu'elles vinssent, du premier saut chercher elles-mêmes des maris. On a ménagé les convenances. Mais on a cherché, les maris pour elles. Et puis elles sont venues. Et puis, et puis... Je suis fâché de deux choses; que notre mariage soit manqué, s'il l'est et qu'il vous vienne de là quelque ennui. Mais j'espère que ce ne sera rien.

9 h. 1/2.

Ma mère est bien depuis deux jours. Elle m'appelle pour aller voir je ne sais quoi dans le jardin. Je sors avec elle autant que cela lui plait, Adieu. Adieu. Les Débats que je viens d'ouvrir ne guériront pas le chagrin de M. de Pahlen. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 146. Val-Richer, Lundi 1er octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-01

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1554>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 1er octobre 1838

Heure6 heures et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Mme de Braglie est morte dimanche matin. Dimanche matin son mari a reuni, dans le village, toute la famille, parents et gendres. Il est arrivé dans le fauteuil de sa femme, a ouvert l'ouvrage à la page où on était resté quand elle était là et a fait à sa place, comme elle, la lecture et la prière. Il en fait autant tous les jours. Le culte domestique était l'habitude de la maison. Personne n'est protestant dans le village, dans le pays. Mme de Braglie avait découvert à grand'peine deux ou trois fidèles au Allemagne qu'elle faisait venir au château. Le curé du lieu, prêtre exact et respectable, en deux aspects lourds, était un fanatique. Il surveillait avec inquiétude Mme de Braglie et ne doutait pas qu'en fond elle ne travaillât à deuils pour le pays protestant. Jamais un ministre, un curé, une prière de couleur protestante n'est sortie de l'intérieur du château. Tout s'y conformait. Un prêtre protestant, venu de Paris, parlant et priant au milieu de cette population toute catholique, dans le cimetière catholiquement bénit à deux pas de la petite enceinte réservée; on devait, cela le pouvait; au fait, cela se fut passé très paisiblement; la population eut écouté avec approbation et respect; mais pour les dévots du lieu, pour le clergé, le trouble eut été grand. Ce ne fait ce qu'ils auraient dit.

Je n'ai pas penser à tout cela, pas du tout. Mais on a agi
sous l'influence de ce fait là. On s'est conduisit selon les
habitudes. La religion s'est renfermée dans la maison. On a
prié en famille, depuis le lit de mort ; on a prié pour elle
comme elle fut prié elle-même, comme si elle eût pu entendre.
Je suis persuadé que l'idée n'a pas venue de faire autrement.

Elle m'est venue à moi, et je vous l'ai dit. Mais je me
suis expliquée quelle me fut pas venue aux autres, et je pour-
suis expliquée comme à moi-même. Soyez sûre que nul la
veut, et que le duc a le cœur parfaitement tranquille,
qu'il croit la femme bien et fidèlement revenue au sein de Dieu,
qu'il n'a pas cette un instant d'être en rapport plus avec
elle. Il n'est pas léger du tout, ni d'esprit ni de cœur.

J'en veux pas que vous voyez blessé. Je veux que
vous compreniez ce qui m'empêche d'être compris de vous. Mais
je vous aime de votre imprécision, de votre calme, de
votre franchise. Restez comme vous êtes et dites moi toujours
tout.

Même vos intrigues politiques, quand vous en parlez.
Je serais très choqué que vous, en fassiez l'amour. Je vous
dirais les deux ou trois petits choses qui, peut-être, ont
pu donner matière à ces ridicules commérages. à force de
regarder où il n'y a rien, on finit par découvrir je ne
sais quelle autre qu'avec beaucoup de bonne volonté quelque
passage curieux, léger, malveillant, bête, a pu transformer
en un corps. Je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus.

Le Paris que le redoutablement d'humour contre l'Empereur vient
de Munich. Il y est resté longtemps. Le grand duchesse, ainsi,
vous revenez à Weymar, de là à Berlin. Le Prince Royal de
Bavière y va. Il y aura là une entrevue, puis un mariage.
Celui qu'on recherche tant d'ici est manqué. L'Empereur aura dit
ce qu'il a de plus, beaucoup de chose, désagréable, offensante.
Voilà ma conjecture. Je n'ai jamais cru que le grand duchesse
fût une démissionnaire laissée à Petersbourg. On me par voulait
qu'il viennent, du premier coup, chercher elle-même, dorénavant.
On a menagé la convenance. Mais on a cherché le mariage pour
elle. Et puis, elle vient rentrer. Si puis, et puis...

Le fait fait de deux choses; que notre mariage soit
manqué, et l'autre, et qu'il vous vienne de lui quelque envie.
Mais j'espère que ce ne sera rien.

g. h. y.

Ma mère est bien depuis deux jours. Elle m'appelle pour aller
voir je ne sais quoi dans le jardin. De lors avec elle
autant que cela lui plait. Rêves, actes.

Le résultat que je viens d'avoir ne guérira pas les
chagrin de M. de Pahlen. Adieu.

